

Les cinq jours du cinéma indépendant canadien L'autre cinéma, le vrai?

Mario Cloutier

Number 176, January–February 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49714ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cloutier, M. (1995). Les cinq jours du cinéma indépendant canadien : l'autre cinéma, le vrai? *Séquences*, (176), 12–12.

LES CINQ JOURS DU CINÉMA INDÉPENDANT CANADIEN

L'autre cinéma, le vrai?



The Evil Surprise

Les 5 jours sont finis. Ils ont eu lieu du 8 au 13 novembre cette année, recevant une couverture de presse exceptionnelle et un public plus nombreux que jamais. Mais les 5 jours sont finis et on se demande bien comment réussir à passer au travers de deux autres années de grisaille cinématographique commerciale. Parce que les 5 jours, qu'on le veuille ou non, représentent un oasis de fraîcheur dans le désert de l'industrie du pop-corn. Pour les amateurs de cinéma à l'état pur et les cinéastes, le cinéma indépendant demeure le dernier bastion, le seul endroit où le vrai cinéma, est encore possible, celui qui est libre d'esprit, celui qui cherche et qui crée. Le seul que l'on ferait malgré tout et sans le sou.

Certes, cet événement biennal organisé par Main Film a connu du succès cette année. Paradoxalement, la qualité d'ensemble des films de cette quatrième édition ne valait probablement pas celle de 1992. Mais nous ne rechignerons pas plus loin, car l'audace demeurait au rendez-vous et c'est plus que ce que l'on peut espérer ailleurs en considérant la morosité de notre cinéma actuellement. Dans un ordre décroissant, on a eu droit à une belle panoplie de films documentaires, expérimentaux et de fiction. Plus de courts que de moyens ou de longs métrages et, là aussi, c'est tant mieux.

Malgré le peu de films québécois projetés cette

année, l'un des faits saillants des 5 jours demeure sans doute la présentation du plus récent film de François Miron, le jeune maître de la tireuse optique. Pratiquement inconnu chez lui à Montréal, Miron a réalisé jusqu'à ce jour une douzaine de courts métrages expérimentaux dont les qualités esthétiques ont déjà été reconnues par plusieurs festivals dans le monde. Son dernier film, *The Evil Surprise*, a récemment remporté un prix spécial au Humboldt International Film Festival en Californie et le prix du meilleur film expérimental au Ann Harbor Film Festival au Michigan.

The Evil Surprise surprend effectivement. Au moment où l'on se demande jusqu'où peut aller le génie débridé de ce cinéaste, il nous arrive toujours avec de nouvelles idées et de nouvelles images centrées sur un traitement psychédélique de films d'archives. François Miron tire sur tout ce qui bouge dans le cinéma traditionnel et la trajectoire imparable de son manifeste provoque le rire et la réflexion. Nous le demandions ici même il y a deux ans et nous le répétons: à quand une rétrospective Miron à Montréal?

Main Film a également eu l'excellente idée d'accueillir, à la veille du centenaire du cinéma, un important distributeur de films d'art et d'essai — comme on dit en France pour désigner le cinéma expérimental — basé à Paris, Light Cone. Deux

programmes totalisant 17 films ont été présentés au grand plaisir des spectateurs. Des films simples, dont l'à-propos formel et l'originalité sont indiscutables. Parmi les plus intéressants, soulignons la présentation de deux films de Martin Arnold, un véritable alchimiste du 7^e Art qui peut créer une oeuvre hilarante de plus de dix minutes avec un bout de film hollywoodien qui ne fait pas plus que quelques secondes.

Parmi les autres belles surprises de cette édition, il faut mentionner le film d'animation *Two Taa Too* d'Ed Ackerman. Une oeuvre où la poésie dadaïste côtoie habilement les images d'une chorégraphie de mots dactylographiés. De son côté, Alex MacKenzie pratique un cinéma sensoriel prometteur comme on a pu le voir avec *Blind Light* et *In Security*. Tandis que la réflexion de Steve Cosens sur le temps et la mémoire était tout autant pertinente dans son merveilleux film *Endiang*. Il faisait bon également de revoir les excellents films de «vétérans» du cinéma indépendant comme Bernard Émond et David Rimmer, *Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de trace* et *Local Knowledge*.

Du côté des découvertes, il faut souligner cette année la forte présence des femmes en tant que réalisatrices. Avec *Letters from a lost time*, Sarah Bachinski démontre beaucoup de sensibilité et un sens visuel hors du commun pour une jeune femme aussi jeune (22 ans). Le commentaire vaut également pour les films de Mina Shum (*Me, Mom and Mona*), Donna Brunsdale (*Golden Agouti*), Carol Clusiau (*Do Not Feed This Child*), Patricia Kearns (*If the Family Fits*), Virginia Rankin (*Mary*) et Sylvie Peltier (*Loulou: prisonnière de ses passions*). Des œuvres personnelles, tantôt humoristiques, tantôt plus graves, qui fouillent la question de l'identité avec intelligence. Il existe donc une belle et admirable vitalité de ce côté.

La quête de l'identité demeure d'ailleurs au centre des préoccupations des cinéastes québécois et canadiens. Race, religion, sexe, nation... Les questionnements foisonnent. Au mieux, cela donne des films singuliers dans la forme et le contenu. Au pire, un narcissisme primaire s'installe et fait tourner en rond, cinéastes et spectateurs. Mais, cela demeure excusable du fait qu'il s'agit là bien souvent de premières oeuvres. Souvent immatures, mais toujours prometteuses.

En conclusion, si l'on se fie à cette édition des 5 jours, le documentaire se porte plus que bien chez nous. L'expérimental aussi. Et c'est tant mieux. Bravo à Main Film qui appuie ces formes filmiques sans réserve et sans préjugés. Dans le désolant paysage de la cinématographie actuelle, il est réconfortant de voir qu'il y a encore des artistes qui font de vrais films. Ici, maintenant.

Mario Cloutier